

PRÉFACE

Guy LOCHARD et Jean-Claude SOULAGES

Même si elle se réduit souvent à un simple changement de statut administratif, le départ à la retraite d'un universitaire n'est pas sans effets symboliques. Il constitue une césure plus ou moins accentuée en fonction des situations, des cultures institutionnelles, des dispositions des collègues mais aussi des *desiderata* des intéressés plus ou moins portés à solenniser ces moments de passage et d'inévitable bilan. S'imposant comme un agent de reconfiguration d'un récit de vie professionnelle, cette transition se traduit ainsi par des manifestations à caractère scientifique qui prennent des formes diverses. Orales et *in praesentia* avec des colloques ou journées d'études dédiés à ceux qui se sont distingués par l'excellence de leur parcours académique. Textuelles avec les traditionnels hommages ou mélanges offerts directement ou non par leurs élèves, disciples et collègues.

Quelle que soit leur forme, ces marques de considération revêtent parfois, et en dépit des intentions de leurs initiateurs, une allure de rituel d'embaumement intellectuel qui dénie à la fois la continuité et l'actualité d'une pensée que ne sauraient borner des contraintes de nature purement administrative. Ce sont ces considérations qui ont présidé à la conception et à l'organisation des manifestations induites par l'arrivée à la retraite de Patrick Charaudeau. La place qu'il occupe aujourd'hui en France et au plan international dans le champ de l'analyse du discours imposait de marquer cette étape mais sans céder à une logique de célébration clôturant malgré elle une œuvre toujours en cours d'élaboration.

Cette expérience partagée nous permet d'apporter plusieurs témoignages et en premier lieu des échos rencontrés par son travail dans la communauté des sciences de l'information et de la communication dans laquelle nous sommes personnellement ancrés. Charaudeau s'est attaché dès la mise en place de son modèle théorique à penser la langue et les langages « en situation », autrement dit en les inscrivant à chaque fois dans leurs conditions psycho-sociologiques de production et de réception. Tout en restant arrimé à sa communauté de référence, les Sciences du langage, dont témoigne son premier ouvrage, *Grammaire du sens et de l'expression*, il a ainsi et très logiquement recueilli une forte écoute dans un champ interdisciplinaire visant à déconstruire les stratégies mises en œuvre par les « sujets communicants » et/ou à mesurer les processus diversifiés de réception que recueillent chez des sujets posés d'emblée comme « interprétants » leurs productions

discursives. Cet intérêt a été intensifié par le fait qu'il s'est porté très tôt sur des objets privilégiés par les Sciences d'Information et de la Communication : le discours médiatique (presse écrite, radio, télévision) et le discours politique appréhendés à chaque fois dans leur complexité inter-sémiotique. Car il s'agit là d'un aspect essentiel de l'engagement et de l'apport de cet enseignant-chercheur : avoir su réunir et fédérer au sein du CAD (Centre d'analyse du discours, université Paris 8), des chercheurs venus d'horizons divers (sémiotique, psycho-sociologie, sémiologie audiovisuelle) pour les faire intervenir de façon autonome mais aussi collaborative sur des objets communs passés au crible de ces différents axes de pertinence.

En témoignent un ouvrage consacré à la presse¹ puis d'autres à la radio² et à la télévision culturelle³, suivis d'études centrées sur des univers événementiels (la guerre en Ex-Yougoslavie)⁴, sur des méta-concepts (Le Tiers)⁵, ainsi que sur des types de discours (humoristique⁶, scientifique⁷, sociétal⁸) toujours abordés dans leurs différentes manifestations médiatiques. Ainsi et à chaque fois, tous ces matériaux langagiers ont été saisis dans leur diversité et leur complexité (inter)sémiotique soulignant l'intérêt d'une démarche méthodologique certes difficile à gérer mais incontestablement productive.

Il n'est nullement fortuit que plusieurs de ces travaux collectifs que Patrick Charaudeau a su coordonner au long de ces trente dernières années aient souvent été entrepris dans une perspective comparative internationale. De formation hispaniste initialement, ce chercheur a noué en Espagne puis dans tout le continent latino-américain des relations scientifiques très intenses, ce qui lui a permis d'initier et de piloter nombre de programmes scientifiques bilatéraux qui ont souvent débouché sur des publications communes avec des enseignants-chercheurs des pays concernés (Espagne, Brésil, Chili, Mexique, Colombie, Argentine, entre autres). Comme nous avons pu le constater dans plusieurs voyages communs, il bénéficie dans ces espaces d'une aura scientifique alimentée par des traductions de plusieurs de ses ouvrages qui font école pour nombre de collègues et d'étudiants venus pour certains entreprendre ou achever une thèse dans le contexte français.

Cet ouvrage témoigne bien de ce parcours singulier et fécond tout en se conformant à l'esprit non pas révérencieux mais capitalisant et prospectif défini au départ.

-
1. CHARAUDEAU Patrick (dir.), 1988, *La Presse, Produit, Production, Réception*, Paris, Didier-Érudition.
 2. CHARAUDEAU Patrick (dir.), 1984, *Aspects du discours radiophonique*, Paris, Didier-Érudition.
 3. CHARAUDEAU Patrick (dir.), 1992, *La Télévision, Les débats culturels, « Apostrophes »*, Paris, Didier Érudition.
 4. CHARAUDEAU Patrick, CROLL Anne, FERNANDEZ Manuel, LOCHARD Guy, SOULAGES Jean-Claude, 2001, *La Télévision et la guerre. Déformation ou construction de la réalité ? Le conflit en Bosnie (1990-1994)*, Bruxelles, INA/De Boeck Université.
 5. CHARAUDEAU Patrick (dir.), 2004, *Les Non-dits du discours, la voix cachée du tiers*, Paris, L'Harmattan.
 6. CHABROL Claude, CHARAUDEAU Patrick (dir.), 2007, *Questions de communication, n° 10, Humour et médias, définitions, genres et cultures*, Nancy, PU Nancy.
 7. CHARAUDEAU Patrick (dir.), 2008, *La Médiatisation de la science, clonage, OGM, manipulations génétiques*. Bruxelles, INA – De Boeck Université.
 8. CHARAUDEAU Patrick (dir.), 2015, *La Laïcité dans l'arène médiatique. Cartographie d'une controverse sociale*, Bry sur marne, Ina éditions.

Cette réunion de contributions derrière son caractère convivial et amical s'est fixée un certain nombre d'objectifs et entre autres celui de se faire l'écho de divers questionnements. On pourra s'étonner que ne soient pas représentés tous les courants de l'analyse du discours. Depuis son émergence en France avec les travaux de Michel Pêcheux, cette discipline s'est heureusement ouverte à divers courants qui ont enrichi son champ d'étude. Il est évident qu'ils ne pouvaient pas tous apparaître ici, mais c'est dans l'esprit du *Dictionnaire d'analyse du discours*, qui a été dirigé et élaboré conjointement par Charaudeau et Maingueneau, que s'est constituée cette rencontre, autour de ce qui nous a semblé être le plus discuté, à l'heure actuelle. Les questionnements ont donc été les suivants :

a) En premier lieu, le positionnement de l'analyse du discours entre l'analyse des conversations et l'analyse textuelle.

Jean-Michel Adam tout en dressant un tableau historique très complet de la genèse de l'analyse textuelle s'efforce de dégager les spécificités de cette dernière en regard de l'analyse du discours telle qu'elle s'est développée en France. Il défend la pertinence d'une analyse textuelle qui repose sur l'observation « des niveaux intermédiaires de structuration » du discours et donc sur des items « matériellement observables, c'est-à-dire, les détails sémio-linguistiques des formes-sens médiatrices des discours ». L'étude des textes demeure à ses yeux une base heuristique pour la mise à plat des constructions éditoriales historiques, linguistiques. Elle permet tout en rendant compte de l'organisation séquentielle des textes, de les relier à la dimension générique des discours ainsi qu'à leurs frontières péritextuelles, des dimensions techniques qui sont trop souvent négligées par l'analyse du discours académique.

Catherine Kerbrat-Orecchioni vient rappeler à son tour pour l'analyse des conversations cette « robustesse » de la langue avec la prise en compte de ses unités phonétiques et prosodiques, grammaticales et lexicales. Mais aussi la spécificité de grandes typologies qui ordonnent la discursivité comme la distinction écrit vs oral en insistant sur l'ouverture et la dimension interactive de ce dernier régime. Or, l'analyste a toujours affaire à des objets de discours concrets et dynamiques entre lesquels ces passages de l'oral à l'écrit sont possibles mais tout à fait réducteurs. Ce que l'analyste des interactions verbales expérimente quotidiennement dans les jeux dynamiques de reformulation et de performativité des prises de parole c'est ce savoir sur les mécanismes langagiers qui sont incontournables. Et même si cette panoplie méthodologique du chercheur doit être consistante, le passage du signifiant au signifié implique toujours un certain « saut interprétatif », qui s'effectue, s'empresse-t-elle d'ajouter, « autant que possible avec filet, et toutes sortes de garde-fous dont la nature reste toujours à redéfinir ». Questions qui renvoient aux choix des marqueurs ou des indices et en définitive aux orientations disciplinaires et théoriques des chercheurs, questions, qui sont selon la linguiste, sans réponses définitives et qui demeurent toujours ouvertes.

Cette ouverture est bien ce que perçoit également Dominique Mainguenu dans l'espace du discours à « la jointure de multiples champs de recherche » et de ce qu'il appelle des « territoires » délimités par des préoccupations sociales. Alors que la recherche disciplinaire observe des pratiques discursives locales et horizontales (l'analyse des conversations), l'analyse du discours va le plus souvent s'attacher à des pratiques discursives instituées, globales et verticales (le journal, l'interview, le discours politique, etc.). Le discours en tant qu'objet institué naîtrait de cette « intrication d'un texte et d'un lieu social » et éluder cette dynamique d'amalgame serait selon le linguiste, rester en deçà des conditions d'une véritable analyse du discours. Il faut donc au chercheur une compétence éclectique lui permettant de jongler entre les frontières disciplinaires et celles des genres de discours tout en ayant conscience du caractère contingent et arbitraire de ces derniers. Cette capacité d'analyse synoptique entre en synergie avec la conception générique du discours qui n'est en définitive qu'un « dispositif de communication verbale socio-historiquement défini » dont les paramètres « sont liés aux besoins d'une époque et d'un lieu déterminés, et disparaissent avec eux ».

b) La seconde thématique portait sur le rôle de l'analyse du discours dans l'étude des phénomènes de persuasion et d'influence sociale.

Ruth Amossy reconnaît à l'analyse de discours telle que la pratique Patrick Charaudeau, le mérite d'intégrer les théories de la persuasion au cœur des analyses de discours dans une perspective qui est celle des sciences sociales et non pas seulement celle de la rhétorique classique. En effet, toute visée d'influence déborde la sphère des phénomènes langagiers pour relever de l'univers empirique des interactions sociales. En conséquence la théorie de l'argumentation peut « étudier un projet d'influence tel qu'il se dégage d'une réalisation verbale, mais non déterminer la nature de ses effets concrets ». Cette tâche relève de la psychologie sociale. L'analyse de discours peut toutefois intégrer dans une approche syncrétique, l'étude de phénomènes discursifs qui ont « une dimension argumentative sans avoir de visée de persuasion avouée » et qui tendent avant tout à construire et délimiter des univers de rationalité. Mais la question demeure quant à l'orientation de ces mondes : est-elle dominée par une visée d'influence comme le soutient Patrick Charaudeau ou bien par un jeu dialogique d'influences mutuelles comme s'en réclame Ruth Amossy ?

Claude Chabrol interroge lui aussi les apports de l'analyse de discours sous l'angle de la persuasion. Si cette dernière veut rendre compte de « la signification sémantique des énoncés », elle doit s'inscrire dans un espace théorique adéquat, c'est-à-dire pluridisciplinaire. Car les activités langagières de communication ont toujours une dimension sociale et donc psycho-socio-sémiotique. Le sujet du discours est toujours inscrit dans une situation et un contrat de communication. Il s'agit donc pour l'analyse de discours de « produire et travailler des indices stables et réciproques des liens entre identités discursives et identités psychologiques ». Cette approche a donné lieu à différents modèles

cognitifs de « traitement psychologique de haut niveau du discours » mais ces derniers sont invalidés par la pratique courante des récepteurs, privilégiant des traitements « de bas niveaux », superficiels et peu impliquant. En définitive, afin de valider toute interprétation de la discursivité sociale, il est impératif, au-delà de la « recomposition d'espaces sémantiques possibles », de « recourir à une approche qui intègre les interprétations provenant d'échantillons de lecteurs ordinaires » car c'est bien cette « boucle de coproduction », que met en évidence une approche pluridisciplinaire des discours, et « qui constitue le travail réel du sens ».

c) La troisième thématique portait sur les différentes approches de la question de l'identité du sujet.

Anne-Marie Houdebine interroge cette question du sujet en évoquant son parcours et le compagnonnage théorique de plusieurs décades avec Patrick Charaudeau. À commencer par cette notion d'Imaginaire dont ils se réclament tous les deux, mais qui, pour elle, est avant tout un imaginaire qui tient à la fois du « semblant » et d'un processus « instituant ». Anne-Marie Houdebine poursuit avec la question de l'Histoire qui certes est celle des savoirs et des disciplines et du Pouvoir mais qui est aussi une histoire individuelle incorporée, celle de la dépossession de l'identité et de l'affirmation ambivalente d'autonomie du sujet. Car si le sujet apparaît dans le discours au terme d'un processus d'identification, comme la sexualité, il débouche sur une identité subjective dont le statut est clivé, mi-conscient, mi-inconscient et dont l'élucidation est bien la tâche du chercheur. Car si les sciences humaines ont une finalité, c'est bien l'interrogation du logos à travers ce geste de mise à distance qui est à la fois une mise en résonance avec des imaginaires et les « cartes forcées » de la culture, et dans le même temps un geste « d'objectivité subjectivée » tel que l'avait initié la praxis critique dont se réclamait Roland Barthes.

Pour Christian Lagarde, la question du sujet est inséparable de celle de l'altérité à rebours des conceptions essentialistes de l'identité et beaucoup plus proche des « dynamiques et des stratégies identitaires » des approches constructivistes. L'ambiguïté fondatrice de l'identité passe par une « gestion adéquate de cette dialectique de la visibilité et de l'invisibilité » de marqueurs identitaires qu'ils soient ceux du supporter sportif ou celui de l'immigré qui sont, selon l'occasion, soit exhibés soit enfouis. En effet, « l'individu doit sans doute sa singularité au fait même d'être en certains points semblable à l'autre dont pourtant il se distingue ». Il s'agit donc de remettre en cause une conception de l'identité qui la poserait comme un donné absolu. Cela ne peut s'opérer que dans un retour réflexif et distancié sur soi, dans lequel se joue la trajectoire des identités, c'est-à-dire comme Ricoeur l'envisageait, se reconnaître « soi-même comme un autre », l'Autre n'étant pas extérieur à soi mais au contraire « en soi ». C'est en un certain sens, pour Christian Lagarde, ce positionnement que la sociolinguistique et l'analyse de discours doivent s'efforcer de maintenir pour échapper soit aux essentialismes soit à d'autres formes plus frontales de dénégation et d'enfouissement.

d) Enfin le quatrième temps se penche sur l'étude des médias comme discours verbal et visuel.

Henri Boyer interroge les discours médiatiques en tant qu'ils sont les supports et les acteurs de l'évolution de la langue. Les productions médiatiques et leurs énoncés linguistiques renvoient à un « imaginaire ethnosociolinguistique des Français » éminemment normatif dont la moindre variation-transgression « est affectée inmanquablement d'une identification, sur le mode stéréotypique ». L'accent d'un locuteur (le plus souvent méridional) devient immédiatement un écart et un hiatus dans le flux. Or, il ne s'agit pas à proprement parler d'imposition coercitive d'un ordre médiatique mais plutôt d'une stratégie structurelle d'empathie : « le fonctionnement empathique des médias repose en grande partie sur la mobilisation d'*imaginaires ethnosocioculturels collectifs* et donc de croyances, de valeurs, d'images, d'attitudes en vigueur au sein de la communauté culturelle ». D'où le recours aux stéréotypes et pour euphémiser leur usage le plus souvent à des stratégies humoristiques. Autre apport de l'analyse des discours médiatiques sur lequel insiste Henri Boyer leur fonction de baromètre sociolinguistique. Ainsi aujourd'hui, un indicateur, (la prononciation du e muet), va devenir le marqueur d'une valeur sociale. Ce jeu de commutation, purement phonétique au départ, atteste du même coup, d'un glissement des identités, car comme le démontre le linguiste, ce sont les jeunes femmes (habituellement très sensibles à la norme) qui se sont emparées de ce marqueur comme « si les jeunes filles/femmes citadines et modernes (ou se revendiquant comme telles) en avaient terminé avec un statut sociolinguistique de dominées ». Ces représentations partagées, sont pour cette communauté autant de filtres permettant de percevoir la réalité, d'interpréter le monde. Cette stéréotypisation médiatique opère comme un puissant facteur « d'auto-identification » et un ciment culturel indispensable à toute société car justement très consensuel.

Guy Lochard s'efforce de retracer les apports de l'analyse du discours aux études des productions médiatiques et en particulier à celles portant sur la télévision telles qu'elles ont été initiées au sein de Centre d'analyse de discours. C'est bien la notion de dispositif qui a été au cœur de ce travail syncrétique d'intersémiotité, dont l'usage conceptuel permettait de mettre en évidence les formes d'« encadrement du comportement interlocutif des protagonistes du spectacle et la recherche d'effets bien spécifiques sur ses spectateurs ». Le recours à de tels outils permet manifestement d'écarter les dérives verbo-centristes qui dominent le plus souvent dans l'étude des messages médiatiques syncrétiques unissant le visuel et le verbal. Cette approche intersémiotique permet également d'analyser au-delà du simple processus de médiation, la nature effective et les mécanismes sur lesquels repose un procédé de médiatisation du discours. Car ce dernier est le produit d'une chaîne complexe de déterminations langagières, psycho-sociales et médiatique fruit du travail d'un collectif d'acteurs mais aussi de la volonté de visibilité de l'éthos de ces derniers et des institutions qui les cautionnent. De surcroît, la prise en compte de cette transversalité publique et réticulaire des discours médiatiques offre à l'analyse de discours

la possibilité d'une articulation concrète avec les enjeux de débat et les imaginaires qui agitent l'espace public.

C'est cette même approche intersémiotique que revendique Jean-Claude Soulages dans une démarche qui s'efforce de faire la lumière sur les liens entre les genres discursifs et l'imaginaire social. Si tout genre de discours peut s'impliciter dans un « contrat de communication » ou une « scène englobante » comme le proposent Charaudeau et Mainguenu, tout énoncé s'inscrit dans un territoire symbolique et représentationnel normatif, s'articulant sur ce que Charaudeau appelle des « imaginaires socio-discursifs ». De ce point de vue, le discours politique est alimenté par le flux des représentations provenant de la *Res publica*, le discours publicitaire par l'imagerie de la vie personnelle. C'est ce jeu d'imposition de normes qu'avaient bousculé en leur temps les campagnes de la marque Benetton. Car cette matrice de représentations qu'est le discours s'affiche toujours comme un territoire mouvant porteur d'enjeux de pouvoir et de conflits de définition. Le discours publicitaire dans sa visée séductrice va le plus souvent traduire cette ambivalence conflictuelle par un jeu de *double speak*, humoristique voire cynique (je défige mais je réactive la norme). Cette transgression des imaginaires opérée par le discours, renvoie à ce qui est dicible ou indicible dans l'espace public d'une collectivité sociale donnée comme c'est le cas des luttes pour la parité dans le discours publicitaire en Espagne et en France. C'est bien cette interpénétration constante des contraintes du genre et des imaginaires qui constitue un des rouages déterminant de la discursivité sociale et c'est sans aucun doute, aux yeux du chercheur, l'un des rôles de l'analyse de discours d'établir un pont entre la configuration des discours et cette structuration des imaginaires.

Sophie Moirand interroge quant à elle la construction de ce « sens social » qui surgit de la contextualisation du « sens linguistique » dans la discursivité médiatique. Cette production est la résultante d'une circulation incessante de discours empruntés à une « grande diversité de mondes sociaux, de communautés langagières et/ou culturelles ». Les discours médiatiques représentent un des aboutissements de cette dynamique dialogique. Les médias constituent des interfaces entre des discours « sources » et les univers discursifs des différentes « classes de destinataires » exposées aux médias. Les pratiques des acteurs sont donc avant tout des opérations de reformulation, de représentation, de reconfiguration du dire circulant. Ces reprises s'affirment comme un des lieux de cristallisation à la fois de la langue, de la mémoire et d'une culture commune. Le sens social surgit de la circulation de ces interdiscours ou de ces intertextes qui prodiguent à leur manière un lien social. Cela conduit à construire un modèle circulaire de la communication médiatique, seul capable de rendre compte de la « ronde incessante des discours et des images et de leur circulation entre différents locuteurs, différentes communautés langagières et culturelles, différents mondes sociaux ».

Patrick Charaudeau revient sur les différentes contributions. Pour lui, le discours est un système de signification qui court sous la configuration textuelle en se « diffractant »

sous des formes-sens et qui témoigne aussi bien des idées (les imaginaires) que des comportements langagiers (l'énonciation). À ses yeux, tout acte de langage dépend de certains paramètres. Le premier est le statut du sujet qui est au cœur de tous les processus de persuasion d'où un principe d'altérité et un principe de régulation du discours qui permettent de faire entrer l'Autre dans le discours. Le second est la distinction entre les effets visés et les effets produits. Les *effets visés* appartiennent au sujet communicant et à son intentionnalité, et les *effets produits* appartiennent au sujet récepteur qui se livre à des interprétations en fonction de son identité psychosociale. Enfin le dernier paramètre renvoie au cadre d'expérience interactionnel dans lequel la parole est mise en scène, c'est-à-dire le contrat de communication, non comme une notion réifiée ou essentialiste, mais conçu dans un processus d'interaction constante entre situation de communication et situation d'énonciation, et les contraintes et les stratégies du sujet. Cette conception de l'analyse de discours, n'est en aucun cas *un modèle* mais plutôt un protocole de recherche qui navigue entre la définition de catégories opératoires et une réflexion théorisante. C'est pourquoi Patrick Charaudeau défend l'idée d'une *interdisciplinarité focalisée* au sein des sciences humaines et sociales. C'est, à ses yeux, la position d'un linguiste qui, sans esprit hégémonique, voit que le langage est partout. Mais celle aussi d'un chercheur qui s'interroge sur la méthode pour analyser les phénomènes langagiers car conclut-il : « Comment peut-on analyser les phénomènes langagiers sans, à un moment ou à un autre, aller voir ce qui s'en dit dans les diverses disciplines que sont l'histoire, la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie ? »

En définitive, en prenant appui sur ce « maelstrom des interdiscours », Patrick Charaudeau s'est efforcé constamment de mettre en œuvre et en perspective cette tentative d'interdisciplinarité « focalisée ». Et comme nous le rappelle le chercheur « la lutte continue ! »